

# LIVRES

Salon du livre de Montréal

CAHIER F • LE DEVOIR, LES SAMEDI 23 ET DIMANCHE 24 NOVEMBRE 2013



## La razzia des Herbes

# ROUGES



PHOTOS ANNIK MH DE CARUFEL LE DEVOIR

Les auteurs André Roy, Roger Des Roches, Pierre Samson, Marcel Labine, René Lapierre et Mario Brassard, des éditions Les Herbes rouges, rafflent cette année tous les prix littéraires. Une fierté pour leur éditeur, François Hébert.

### Les prix littéraires des Herbes rouges en 2013

**Mario Brassard**: né en 1978. Prix Émile-Nelligan, Grand Prix Desjardins de la culture de Lanaudière, catégorie CALQ œuvre de l'année pour *Le livre clairière*.

**Roger Des Roches**: né en 1950. Prix Athanase-David pour l'ensemble de son œuvre. Dernier livre publié: *La cathédrale de tout* (2013).

**Marcel Labine**: né en 1948. Prix du Festival de la poésie de Montréal, Grand Prix Québécois du Festival international de la poésie pour *Le tombeau où nous courons*.

**René Lapierre**: né en 1953. Prix de poésie Estuaire – Bistro Leméac, prix Alain-Grandbois, Prix du Gouverneur général de poésie avec *Pour les désespérés seulement*.

**Pierre Samson**: né en 1958. Grand Prix du livre de Montréal pour *La maison des pluies*.

**André Roy**: né en 1944. Premier lauréat de la Bourse de carrière en littérature et conte du CALQ pour l'ensemble de son œuvre. Dernier livre publié: *C'est encore nous qui rêvons* (2012).

C'est une véritable razzia. Cette année, et pas juste en poésie où la maison d'édition est surtout reconnue, Les Herbes rouges ont remporté à peu près tous les lauriers qu'il y avait à cueillir, du Prix littéraire du Gouverneur général à l'Émile-Nelligan, en passant par le Grand Prix de la Ville de Montréal et l'Athanase-David, entre autres. Bien sûr, un prix, compte tenu de la diversité des jurys et de la récurrence annuelle, n'est pas toujours gage de joyau littéraire. Mais cette main basse des Herbes rouges est ici le contrecoup d'une année d'exception. Rencontre avec l'éditeur, François Hébert.

CATHERINE LALONDE

François Hébert a depuis longtemps l'humour caustique. Quand on lui demande comment il reçoit ces soudaines et nombreuses reconnaissances, il faut voir le brin de sourire au fond de ses yeux pour y déceler la fierté alors qu'il répond: «*Ça me donne plus d'ouvrage. Là, j'ai trop de bandeaux qui annoncent les prix à mettre sur les livres, j'arrête pas de me tromper.*»

C'est pour ses auteurs, surtout, qu'il se réjouit. Pour «*cette reconnaissance de la passion*» qu'on leur accorde. Des auteurs qui voient pour la plupart leur œuvre comme «*une construction*» (Roger Des Roches), «*un édifice à bâtir*» (Pierre Samson), et qui écrivent, sauf pour les plus jeunes bien sûr, depuis quelques décennies. Une vision que partage leur éditeur. «*Je travaille à long terme. Cinq ans, pour moi, c'est rien*», dit celui qui voit sa maison et son catalogue aussi comme «*une œuvre*» en soi.

#### Premières pousses

C'est en 1968 que naissent Les Herbes rouges, d'abord revue de poésie menée par les frères Marcel, l'aîné, et François Hébert. Si deux

ans les séparent, ils n'en sont pas moins siamois dans l'âme, soudés. Cancres finis, ils découvrent par eux-mêmes la poésie à l'adolescence. Fortement marqués par les surréalistes et Tristan Tzara, ils dévorent les recueils, en discutent sans fin. «*C'était l'époque où il se publiait 15 recueils de poésie par année au Québec. On pouvait tout lire*», rappelle François Hébert. Rapidement, une communauté se tisse. Et des étoiles commencent à y briller. Il y en aura des filantes: les brûlés de la contre-culture Denis Vanier et sa fée mal tournée Josée Yvon, ça vous dit quelque chose? C'était aux Herbes. Le formaliste fou Bison Ravi, alias Patrick Straram? Lui aussi.

D'autres poètes, à combustion lente, forgeront plus lentement leurs voix. Parmi eux, ceux qui se voient honorer cette année. Mais on doit aussi nommer, en orbite, Carole David, Danielle Roger, François Charron, Jean-Simon Durocher, Benoît Jutras, Tania Langlais, parmi de nombreux autres.

#### Cent fois sur le papier

Les frères Hébert sont réputés pour être des lecteurs et des éditeurs impitoyables. Roger Des Roches se rappelle en riant son baptême de la correction, «*avec un Hébert de chaque côté, à me dire*

*tout ce qui ne marche pas, à me proposer des changements, parfois tout un vers, jusqu'à ce que je m'effondre en ayant l'impression que ça devenait leur texte, que j'étais nul, que ça m'échappait, pour réaliser le lendemain que non, ils avaient raison, c'était juste meilleur*». Si Marcel Hébert est décédé en 2007, François garde maintenant seul cette implacable réputation.

Pierre Samson l'a décrit à la réception de son prix, cette semaine, comme «*le meilleur lecteur que j'aie jamais rencontré*». Et c'est un «*job de lecteur*» qu'exécute François Hébert. «*Quand j'accepte un manuscrit, je suis prêt à le publier tel quel, et je le dis à l'auteur*», précise celui qui, pourtant, peut travailler très profondément un texte. Ou refuser, comme il l'a fait quatre fois cette année, un manuscrit d'un de ses auteurs maison quand il juge que ce n'est pas «*digne du meilleur d'eux*».

#### Avoir l'œil

Que traque François Hébert quand il lit le manuscrit d'un nouvel auteur? «*Je lui demande d'être original, d'avoir quelque chose de spécial. Il faut que je sois surpris, que je n'aie pas l'impression d'avoir*

VOIR PAGE F 8 : RAZZIA



**Michel Jean**  
dans l'enfer des pensionnats Page F 3



L'amour et le sexe  
vus par **Marie-Paul Ross** Page F 8

### 30 ans de P.O.L.

Pour souligner les 30 ans des éditions françaises P.O.L. — vous savez, celles qui publient Marguerite Duras, Olivier Cadiot, Emmanuel Carrère, Georges Perec, Iégor Gran, Atiq Rahimi, Valère Novarina, entre autres... —, la librairie Olivieri, à Montréal, propose une discussion entre l'éditeur fondateur Paul Otchakovsky-Laurens et l'auteure Marie Darrieussecq, de son écurie, qui vient de remporter le prix Médicis avec *Il faut beaucoup aimer les hommes*. Le romancier Martin Winckler, qui y a publié et qui travaille désormais au Québec comme médecin-chercheur, ainsi que l'auteur Alain Farah (*Pourquoi Bologne*, *Le Quartanier*) compléteront le panel, animé par Marie-Andrée Lamontagne, samedi, à 19 h.

Le Devoir



JACQUES DEMARTHON AFP

Marie Darrieussecq



ERIC FEFERBERG AFP

Paul Otchakovsky-Laurens

### Un vibrant plaidoyer en faveur de la justice et de la tolérance

André Giroux  
Au-delà des visages



BIBLIO • FIDES  
livres de poche

104 pages • 8,95\$

LITTÉRATURE

LITTÉRATURE JEUNESSE

Dire l'insupportable grâce à une photo

Dans Je te prends en photo, Marie-Francine Hébert raconte les affres de la guerre du point de vue d'une fillette courage

AMÉLIE GAUDREAU

Dans l'édition du Devoir du 15 juin 2002, en page A 8, sous le titre « Sous l'œil du volcan », on voit une photo bouleversante: une Indienne de trois ans qui tient son petit cousin dans ses bras. Leur regard a de quoi atteindre les cœurs les plus blindés.

L'auteure Marie-Francine Hébert, pionnière de la littérature jeunesse québécoise, qui a appris à des hordes de petits comment on faisait les bébés dans Venir au monde et montré que l'amour pouvait faire mal aux jeunes filles en fleur dans Le cœur en bataille et ses suites (tous deux à La Courte Échelle), a été marquée par cette image. Tellement qu'elle l'a décapée et épinglée sur son babillard. La photo n'a pas bougé pendant quelques années. « Chaque fois que je la regardais, explique l'auteure au bout du fil, je me sentais coupable de vivre dans un pays en paix. Impuissante. »

Puis, un jour, l'écrivaine, qui a alors déjà donné dans l'histoire de guerre avec Nul poisson où aller (Les 400 Coups), ne supporte plus la coupure jaunie par les ans. Elle la décroche, et c'est à ce moment que le texte qui deviendra Tu me prends en photo sort tout seul, « comme une balle », par un beau samedi où elle a été « capable d'entendre sa voix », celle de la fillette courage, la seule qu'on lit dans ce bel album écrit comme une longue tirade. Marie-Francine Hébert se défend d'avoir voulu écrire l'histoire de cette enfant, précisant que ce genre de livre « n'est jamais voulu », mais qu'elle souhaitait « transcrire ce qu'elle a pu ressentir ».

Ce monologue d'une petite d'une contrée en guerre s'adressant à un photographe venu d'ailleurs qui l'immortalise pour le reste du monde,



La photo de la jeune indienne publiée en page A8 du Devoir du 15 juin 2002 a marqué l'auteure Marie-Francine Hébert.

magnifiquement et sobrement illustré avec quelques pointes de lumière par Jean-Luc Trudel, résume à lui seul toute l'horreur de la guerre. La fillette de ce pays ravagé et anonyme sauve d'une mort certaine un bambin, qu'elle « offrira » au photographe, mais qu'elle gardera finalement sous son aile, vers des lendemains

qu'on espère plus chantants lorsque l'on referme le livre. Voilà matière à faire réfléchir les enfants d'ici, qui ne connaissent les conflits armés qu'à travers leur télé. Ceux de 10 ans et plus, ou ceux qui « sont assez vieux pour jouer à des jeux vidéo d'une violence sans nom », de préciser l'auteure, qui considère que l'on a

LE MONDE
Washington ferme son ambassade
Bush s'en prend aux « tueurs extrémistes »
Israéliens et Palestiniens attendent le « plan Bush »
Dans l'œil du volcan

tendance à cacher les dures réalités de la vie aux enfants d'aujourd'hui. Plus qu'il y a une trentaine d'années, lorsqu'elle a commencé à écrire pour les jeunes. Elle donne comme exemple une tournée d'écoles dans les provinces maritimes pour Nul poisson, pendant laquelle elle a rencontré beaucoup d'élèves intéressés par le thème, mais aussi des adultes qui interrompaient la conversation pour changer de sujet...

Celle qui espérait « susciter un peu de compassion » auprès de son public traditionnel a été surprise de recevoir les témoignages émus d'adultes, et tout particulièrement celui d'une Algérienne d'origine rencontrée lors d'un panel qui y a lu son histoire, qu'elle-même était incapable de raconter.

Encore « ça »

Marie-Francine Hébert croyait en avoir fini avec le thème belliqueux, mais elle a pondu un dernier texte sur le sujet, qu'elle a déposé aux éditions des 400 Coups. « J'ai l'impression que je ne vide jamais la question, et qu'elle ne sera jamais vidée, admet-elle. J'entendais récemment une chroniqueuse dire à propos d'un roman: "Pas un autre livre sur la guerre!" Mais oui, encore ça! On ne dit pas ça à propos d'un polar. Mais la guerre... Je sais que c'est insupportable. » Insupportable, certes, mais impossible à éviter complètement. Et essentielle à connaître, malheureusement, pour comprendre le monde.

Le Devoir

JE TE PRENDS EN PHOTO
Marie-Francine Hébert
Les 400 Coups
Montréal, 2012, 321 pages

L'auteure sera présente au Salon du livre samedi et dimanche pour des séances de signatures.

NOUVELLE

Arlette Cousture libère ses pigeons en ligne

DANIELLE LAURIN

C a y est, elle l'a fait. Arlette Cousture a mis en ligne cette semaine sur son site Internet la première nouvelle de son recueil inédit Pourquoi les enfants courent-ils toujours après les pigeons? Au-delà de la polémique soulevée par cette façon de faire qui écarte les libraires, les éditeurs et d'autres intervenants de la chaîne du livre, qu'en est-il de l'objet littéraire comme tel?

Nous voici en Allemagne, vers la fin de la Première Guerre. Au sein d'une famille. La mère et ses deux jeunes garçons. Une petite fille est morte lors de bombardements. Et le père? Mort lui aussi, à la guerre. Un an plus tôt, en Normandie.

À travers cette famille, c'est tout le contexte de l'immédiat après-guerre en Allemagne qu'il nous est proposé de revivre. « Les Allemands, illusions depuis longtemps en berne, hochaient la tête de découragement. Non seulement avaient-ils cru en la parole et les promesses de leur Führer, mais ce dernier leur avait faussé compagnie en leur laissant un pays en ruine, aux hommes probablement éclopés et aux femmes vides de vie depuis près de cinq ans. »

Et les pigeons, dans tout cela? Car il sera bien question de pigeons, tel un fil conducteur, dans les douze nouvelles qui seront disponibles une à une toutes les deux semaines sur le site de l'auteure, moyennant le paiement de l'abonnement (25\$ pour la série).

Ici, il s'agit d'un pigeon particulier, recueilli par les deux petits Allemands. Un pigeon voyageur, annonçant la paix. Et qui devient un symbole, envoyé du ciel.

Le petit genre

Dans les semaines, les mois à venir, on changera de pays, d'époque. On verra une petite fille dont le père est revenu traumatisé de la guerre du Vietnam piétiner dans Central Park un pigeon mort. On verra aussi une petite fille de la Palestine, survivante d'un carnage, retrouver la parole grâce à un pigeon blessé. On se retrouvera à Baie-Saint-Paul auprès d'un homme malade, qui pour la dernière fois de sa vie s'adonne au rituel qu'il pratiquait enfant, armé



JACQUES MIGNEAULT

Arlette Cousture a publié dans la controverse la première nouvelle de son recueil numérique.

de deux cages de pigeons. Ainsi de suite.

Chaque fois, une histoire autonome. Et condensée, racontée, dirait-on, en accéléré: il y aurait là matière à roman ou presque. Le défi séduit. Le motif du pigeon fonctionne aussi, du moins dans les histoires qu'on a pu lire à l'avance.

L'auteure des Filles de Caleb sait donner de la profondeur à ses personnages, malgré le peu d'espace dont elle dispose à l'intérieur de chaque nouvelle. Le souffle y est. L'émotion aussi.

Le format sied bien au numérique. Mais, sinon, qu'est-ce que le Web apporte de plus? Un plus large public, sans doute. Et, on l'imagine, vu l'absence d'intermédiaires, une plus grande rentabilité financière pour l'auteure.

Mais on ne peut s'empêcher de penser qu'un éditeur n'aurait pas été superflu. Question de peaufinage, de polissage. De ponctuation. De rythme, parfois. De construction de phrases au passage. De regard sur l'ensemble, tout simplement.

Jusqu'à quel point les écrivains, même parmi les plus aguerris, les plus populaires, peuvent-ils se passer d'un œil critique expérimenté, d'une mise à distance bienveillante par rapport à leur œuvre?

Collaboratrice
Le Devoir

POURQUOI LES ENFANTS COURENT-ILS TOUJOURS APRÈS LES PIGEONS?
Arlette Cousture
www.arlettecousture.com

À surveiller samedi au Salon du livre de Montréal

La chronique, du Web à l'imprimé: les auteurs Caroline Alard (Les chroniques d'une mère indigne, Hamac), Danielle Verville (Les chroniques de Madame Unetelle, Québec Amérique) et Stéphane Dompière (Fâché noir, Québec Amérique) parleront du passage de leurs textes Internet vers le livre. À 12 h.

Les citoyens peuvent-ils décider? La participation citoyenne aux décisions publiques est-elle possible? Malorie Flon, de l'Institut du Nouveau Monde, Florence Piron, de l'Université Laval, et Eugène Dostie-Goulet, de l'Université de Sherbrooke, en débattront. À 13 h. Comment parler de la guerre?

Avec Roxanne Bouchard et le militaire Patrick Kégle, coauteurs d'En terrain miné (VLB), l'auteure jeunesse Marie-Francine Hébert (Tu me prends en photo, Les 400 Coups) et les romanciers Kettly Mars (Aux frontières de la soif, Mercure de France) et Larry Tremblay (L'orangeira, Alto), en discute-

ront. À 13h30. Les 70 ans du Petit Prince: avec l'éditeur Alban Cerisier, Delphine Lacroix de la succession et la présumée muse, Thomas de Koninck, maintenant prof de philo à l'Université Laval. À 16h30. salondulivredemontreal.com Le Devoir

À Noël, on philosophe!
Ces paradoxes qui nous habitent
Les paradoxes savent nous étonner et nous amuser.
Le geek c'est peut-être vous, amateur de nouvelles technologies et de mondes imaginaires.
L'auteure affirme haut et fort que la philosophie peut sauver des vies.
www.pulaval.com

salon DU LIVRE DE MONTRÉAL
20 ou 25 novembre 2013
Invités d'honneur: Jean Bernier, Geneviève Damas, Marie-Francine Hébert, Pierre Ouellet, Rogé, Jean-Christophe Rufin, Annie-Claude Thériault, Kim Thuy.
Une passerelle entre les cultures
HAÏTI (à l'honneur)
Matinées scolaires mercredi, jeudi et lundi: 9h à 15h
Admission générale: 8 \$
Admission générale via Internet: 6 \$ plus frais de service
Aînés (60 ans): 6 \$
Passerport (photo requise): 12 \$
Heures d'ouverture: mercredi: 9h à 21h, jeudi: 9h à 21h, vendredi: 9h à 22h, samedi: 9h à 21h, dimanche: 9h à 19h, lundi: 9h à 15h
Programme complet sur salondulivredemontreal.com
PLACE BONAVENTURE
800, rue de la Gauchetière Ouest, Montréal

## LITTÉRATURE

## Ravages des pensionnats autochtones



DANIELLE LAURIN

« **P**lusieurs membres de ma famille ont fréquenté le pensionnat de Fort George. Ce livre leur est dédié », indique Michel Jean au début de son roman *Le vent en parle encore*, le quatrième qu'il publie depuis 2009, le plus abouti de ce journaliste d'origine innue.

Il aurait pu se contenter de rendre hommage aux siens en racontant leur histoire, en s'apitoyant sur leur sort. Il aurait pu se contenter de crier haut et fort à l'injustice. Pour éveiller les consciences, faire œuvre utile, répondre au devoir de mémoire.

Il aurait pu se contenter de nous livrer des témoignages sur les mauvais traitements, les viols, les humiliations, les abus de toutes sortes, physiques et psychologiques, subis par les enfants autochtones privés de leur famille, de leurs repères, de leur culture, de leur identité, au nom de l'assimilation.

Il aurait pu se contenter de faire parler les victimes à qui le gouvernement canadien a présenté officiellement ses excuses il y a quelques années. Aller à la rencontre des rescapés de ces pensionnats devenus itinérants, alcooliques, drogués, violents, suicidaires.

Il aurait pu se contenter de faire parler les faits, les chiffres, mis à sa disposition: 139 pensionnats indiens répertoriés au Canada, dont 10 au Québec, de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle à la fin du XX<sup>e</sup> siècle. Plus de 4000 enfants autochtones morts sur place, parmi les 150000 jeunes de 6 à 16 ans envoyés de force dans ces établissements.

Il aurait pu... Mais Michel Jean fait bien plus dans son roman. Il fait tout ça en même temps d'une certaine façon. Avec une force de frappe qui ne peut laisser personne indifférent.

## Moderne de force

*Le vent en parle encore* nous prend par les sentiments. De biais, par la bande. En tricotant une intrigue où alternent et se répondent passé et présent.



ROBERT ETCHÉVERRY

*Le vent en parle encore* est le roman le plus abouti du journaliste d'origine innue Michel Jean.

« **Nous sommes au XX<sup>e</sup> siècle. Il est temps, même pour les sauvages, d'apprendre à devenir modernes.** »

Extrait de *Le vent en parle encore*

Tour à tour, d'un chapitre à l'autre, nous plongeons au cœur de l'enfer des pensionnats au quotidien, il y a plus de 70 ans, et au cœur d'une enquête avec rebondissements, aujourd'hui. Habile construction, qui tient ses promesses. La boucle sera bouclée, la fin du roman renvoyant au début.

Nous sommes d'un côté avec trois jeunes autochtones, deux filles et un garçon de 14-15 ans, au pensionnat catholique de Fort George, sur une petite île de la baie James balayée par le vent du large. « *Le gouvernement a décidé qu'il était temps que les Indiens apprennent à lire comme les autres Canadiens. C'est aussi simple que ça. Nous sommes au XX<sup>e</sup> siècle. Il est temps, même pour les sauvages, d'apprendre à devenir modernes.* »

Nous sommes avec les trois adolescents qui, du jour au len-

demain, se voient arrachés à leur milieu, propulsés à un millier de kilomètres de leurs proches. Ils se sentent abandonnés, ils sont terrifiés. Mais pourquoi leurs parents les ont-ils laissés partir? « *C'est la loi. Désormais, les Indiens vont devoir aller à l'école comme tout le monde.* »

Nous sommes avec eux tandis qu'on leur coupe les cheveux, qu'on leur remet un uniforme, leur attribue un numéro, leur interdit de parler leur langue. Avec eux tandis qu'on les punit sévèrement, qu'on les bat, les insulte. Tandis qu'on les viole.

## Irreversible

Nous sommes à la limite du pas croyable, de l'insoutenable. Pas de filtres, pas d'échappatoire possible, c'est cru, frontal. C'est comme si c'était nous, là, dans ce pensionnat,

qui subissons tous ces outrages, comme si c'était à nous qu'on coupait les ailes. Sentiments de haine, de révolte. Et de honte.

Un prêtre, en particulier, rongé par la perversité, sème la terreur. Une de ses jeunes victimes est retrouvée pendue. « *La mort de Jeanne rappelle à chacun qu'ils ont définitivement quitté leur monde pour un autre, inconnu et terrifiant.* »

Climat de peur généralisée. Et, du côté des femmes et des hommes d'Église censés veiller sur les jeunes autochtones: le silence, le laisser-faire. Comment est-ce Dieu possible?

Sans doute pour faire contrepoids à toute cette noirceur, toute cette violence, le romancier s'attarde aux liens d'amitié et d'amour qui unissent les trois jeunes envers et contre tout. Amitié et amour intenses d'adolescents, idéalisés. La corde romantique vibre, fortement appuyée. Trop? C'est tout noir, ou tout rose, pas de milieu. Le contraste se veut brutal.

Ce qui nous permet de tenir le coup aussi, au-delà de l'enfer quotidien vécu par ces jeunes auxquels on s'identifie: le volet enquête du roman. Certaines coïncidences font tiquer, les dialogues manquent parfois de naturel, mais le suspense opère, nous tient en haleine.

Nous suivons une jeune avocate montréalaise qui s'est donné pour mission de retrouver des Amérindiens qui ont fréquenté dans les années 1930 l'ancien pensionnat de Fort George. Ils ont droit à une indemnisation, et l'avocate en question est bien déterminée à faire en sorte qu'ils l'obtiennent.

Elle fera des pieds et des mains pour arriver à ses fins. Elle se prendra d'affection pour une certaine Marie, octogénaire solitaire qui carbure du matin au soir au gros gin dans sa cabane délabrée au milieu d'une réserve éloignée.

A travers le récit brumeux de la vieille autochtone, la jeune avocate verra s'incarner

sous ses yeux trois adolescents fougues qu'on a voulu briser, ceux-là mêmes qui nous sont devenus familiers. « *Cette fois, les pensionnaires ont le visage de jeunes adolescents auxquels elle peut plus facilement s'attacher.* »

Faire apparaître, derrière le rideau de la vieillesse, du dépérissement, des traumatismes vécus, la fougue de la jeunesse. Cette jeunesse brisée dans son envol, bafouée, piétinée. C'est sans doute la clé de ce roman à l'écriture fluide, qui ne s'embarasse pas d'effets de style. Efficacité de la narration avant tout.

*Le vent en parle encore* ou comment la fiction s'avère parfois plus réelle, palpable, que la réalité elle-même.

## LE VENT EN PARLE ENCORE

Michel Jean  
Libre Expression  
Montréal, 2013, 240 pages

L'auteur sera présent au Salon du livre de Montréal samedi et dimanche pour des séances de signatures.

## À surveiller ce dimanche au Salon du livre de Montréal

**Lire avec de mauvais yeux:** ophtalmologistes et neurologues donneront des outils de lecture pour ceux qui souffrent de déficience visuelle. À 12h15.

**Et la classe moyenne?** Les auteurs Samuel Archibald (*Le sel de la terre*, Atelier 10) et Pierre Fortin (*Le petit Fortin*, L'Actualité-Rogers) parleront de son avenir. À 12h30.

**Écrire aussi,** quand on fait d'abord un autre métier, qu'est-ce que ça implique? Le comédien Patrick Drolet (*Pour une dernière fois, je m'abaisserai dans tes recoins*, Druide), la journaliste Catherine Lairance (*Le retour de l'ours*, Druide) et le psychanalyste Maxime-Olivier Moutier (*Scellé plombé*, Marchand de feuilles) en parlent lors d'une discussion animée par Danielle Laurin. À 13h15.

**Nègres d'Amérique,** ou que dire de la question nègre à Montréal, avec des auteurs tels Nigel Thomas, Rodney St-Eloi, Yara El-Ghadban et Sean Mills? À 16h30. [salondulivredeMontreal.com](http://salondulivredeMontreal.com)

Le Devoir



## Simon NADEAU

## L'AUTRE MODERNITÉ

« Rédigé dans une langue élégante et pleine, c'est-à-dire sans esbroufe et animée par le souci constant et authentique de dire quelque chose de substantiel, cet essai, qui est une fête de la culture empreinte de gravité, envoûte, mais non sans choquer. »

Louis Cornellier, *Le Devoir*

« L'auteur donne à réfléchir en empruntant des chemins de traverse peu fréquentés. »

Sébastien Lefebvre  
Librairie Gallimard

« Nous sommes en présence d'un écrivain qui n'a pas peur d'aller à contre-courant... »

À découvrir et à suivre à l'avenir. »

Éric Dupont, *L'actualité*

En signature au Salon du livre de Montréal  
Stand n° 112  
Samedi de 13 h à 14 h

éditions du **Boréal** 50 ans

[www.editionsboreal.qc.ca](http://www.editionsboreal.qc.ca)

Triptyque [www.triptyque.qc.ca](http://www.triptyque.qc.ca)

Jean-Marc Beausoleil  
**JOIE DE COMBAT**  
roman, 211 p., 20 \$

Jean-Marc Beausoleil  
**JOIE DE COMBAT**  
ROMAN

Inspiré d'événements réels qui ont secoué la municipalité de Val-David, *Joie de combat* raconte comment il faut parfois se battre ou disparaître.

MONIQUE LE MANER  
**UN TAXI POUR SHERBROOKE**  
ROMAN

Monique Le Maner  
**Un taxi pour Sherbrooke**  
roman, 168 p., 20 \$

Dans ce récit ambulant teinté d'absurde et de drôlerie et empreint de tendresse pour les écorchés de la vie, Monique Le Maner fait entendre sa voix unique qui touche au sens – et au non-sens – de l'existence.

Salon du livre de Montréal – Stand 100

Gaspard LE DEVOIR  
**PALMARÈS**  
Du 11 au 17 novembre 2013

RANG	AUTEUR/ÉDITEUR	CLASSEMENT PRÉCÉDENT (N° DE SEMAINES)
<b>▼ Romans québécois</b>		
1	De peigne et de misère / Fred Pellerin/Sarrazine	3/2
2	Ce qui se passe au congrès reste au congrès! / Amélie Dubois/Les Éditions réunies	4/2
3	Les héritiers du fleuve • Tome 2 1898-1914 / Louise Tremblay-D'Essiembre/Guy Saint-Jean	1/4
4	Mauvaise foi / Marie Laberge/Québec Amérique	2/5
5	Souvenirs de la banlieue • Tome 6 Les jumeaux / Rosette Laberge/Les Éditions réunies	7/2
6	Où vont les guêpes quand il fait froid? / Pascale Wilhelmy/Libre Expression	-/1
7	Les clefs du Paradis / Michel Tremblay/Leméac	-/1
8	Mensonges sur le Plateau-Mont-Royal • Tome 1 Un mariage de... / Michel David/Hurtubise	5/6
9	La belle affaire. Le roman de William H. / François De Falkenstein/Libre Expression	8/4
10	La vie épique de Charlotte Lavigne • Tome 4 Fois gras au torchon... / Nathalie Roy/Libre Expression	6/3
<b>▼ Romans étrangers</b>		
1	Perdre le Nord / Kathy Reichs/Robert Laffont	1/3
2	Sept ans de désir / Sylvia Day/Flammarion Québec	5/2
3	L'appel du coucou / Robert Galbraith/Grasset	4/2
4	Au revoir là-haut / Pierre Lemaitre/Albin Michel	10/2
5	Le plus beau des chemins / Nicholas Sparks/Michel Lafon	2/3
6	Ainsi résonne l'écho infini des montagnes / Khaled Hosseini/Belfond	3/2
7	Aime-moi / Julie Kenner/Michel Lafon	-/1
8	La mission Janson / Justin Scott/Grasset	6/2
9	Preuves d'amour / Lisa Gardner/Albin Michel	8/2
10	Cinq jours / Douglas Kennedy/Belfond	-/1
<b>▼ Essais québécois</b>		
1	Les Cyniques. Le rire de la Révolution tranquille / Collectif/Triptyque	4/2
2	Là où croît le péril... croît aussi ce qui sauve / Hubert Reeves/Seuil	1/6
3	Tenir tête / Gabriel Nadeau-Dubois/Lux	3/6
4	Les années Croc / M. Viau / J.-D. Leduc/Québec Amérique	2/4
5	Exercices politiques / Mathieu Bock-Côté/VLB	6/3
6	Femmes de parole / Collectif/Rogers	-/1
7	L'État du Québec 2013-2014 / Collectif/Boréal	-/1
8	De quoi le territoire du Québec a-t-il besoin? / Collectif/Leméac	-/1
9	Syndicalistes ou voyous. Nos années à la FTQ-Construction / Jocelyn Dupuis / Richard Goyette/Homme	10/2
10	Résistance. Chroniques 2008-2009 / Pierre Falardeau/VLB	7/9
<b>▼ Essais étrangers</b>		
1	Plaidoyer pour l'altruisme. La force de la bienveillance / Matthieu Ricard/NIL	2/3
2	Tintin et les forces obscures / Collectif/La Presse	1/2
3	Le bien commun / Noam Chomsky/Ecosociété	3/4
4	Dettes. 5 000 ans d'histoire / David Graeber/Les Liens qui libèrent	10/2
5	La grande saignée. Contre le cataclysme financier à venir / François Morin/Lux	-/1
6	Le bidule de Dieu. Une histoire du pénis / Tom Hickman/Robert Laffont	5/3
7	Dans les ruines de l'université / Bill Readings/Lux	-/1
8	Puissances d'hier et de demain. L'état du monde 2014 / Collectif/La Découverte	7/7
9	Panne globale. Crise, austerité et résistance / David McNally/Ecosociété	4/3
10	Les personnages de Lucky Luke et la véritable histoire de la... / Collectif/Historia	-/1

La BTLF (Société de gestion de la Banque de titres de langue française) est propriétaire du système d'information et d'analyse Gaspard sur les ventes de livres français au Canada. Ce palmarès est extrait de Gaspard et est constitué des relevés de caisse de 215 points de vente. La BTLF reçoit un soutien financier de Patrimoine canadien pour le projet Gaspard.  
© BTLF, toute reproduction totale ou partielle est interdite.

## LITTÉRATURE

## Rééditions, résurrections

C'est une force de la littérature: longtemps après la mort d'un auteur, on peut être happé par ses mots. Quel écrivain ne souhaite pas que son œuvre lui survive? De cruelle façon, le nombre de livres relégués chaque année aux oubliettes — par les nouveautés, l'incessante actualité — reste infiniment plus grand que le nombre de ceux dont on se souviendra. Entre deux classiques, combien de bons livres endormis? Regard sur trois rééditions, trois résurrections.

EMMANUEL COCKE

## Chants du Cocke

CHRISTIAN DESMEULES

C'est un destin tragique. Né à Nantes, en France, en 1945 et mort à Pondichéry en 1973, Emmanuel Cocke était romancier, cinéaste, journaliste et critique de cinéma. En 1965, il quitte définitivement la France et s'installe à Montréal, avant de rapidement se rapprocher des milieux de la contre-culture québécoise.

Ses deux premiers romans, publiés aux éditions du Jour, *Va voir au ciel si j'y suis* (1971) et *L'emmanuscrit de la mère morte* (1972), dédié à sa mère qui s'était suicidée alors qu'il n'avait que deux ans, reçoivent un accueil favorable de la critique. *Louve Storée* paraît en juin 1973, tandis qu'il s'apprête à partir en Inde pour un séjour de quatre mois afin notamment d'y tourner un documentaire sur Auroville, ville utopique et expérimentale fondée en 1968 et liée à l'ashram de Sri Aurobindo.

Mais Emmanuel Cocke est victime d'un accident en nageant au large d'une plage dangereuse du golfe du Bengale. Emporté par une lame de fond, gravement blessé et probablement mal soigné, il succombe quelques jours plus tard à un œdème pulmonaire dans un hôpital de Pondichéry. Il avait 28 ans.

Une œuvre, trois éditeurs

Quarante ans plus tard, une salve commune de trois éditeurs redonne vie cet automne à six des titres de l'œuvre de Cocke. Tête Première publie tête-bêche *Va voir au ciel si j'y suis* et *L'emmanuscrit de la mère morte*, Coup de tête fait paraître trois autres romans. Quant aux Poètes de brousse, elles redonnent vie aux poèmes gautreaux.

Tirant autant du côté du psychédélisme que de la science-fiction, *Va voir au ciel si j'y suis* nous emmène sur les traces de Jésus Tanné, qui «aime, par besoin, les alcools, les drogues, et l'imprévu», dans le «Laertnom» (Montréal, à l'envers) de 2057, traînant son ennui au «Café des Arts Tristes». «Le paysage urbain ressemble à un crime dont la vic-

time est en béton, l'arme en acier, et le coupable en ciel de fonte.»

Entre Boris Vian, Jacques Ferron, Fellini, Claude Gauvreau, dont il était l'ami, et George Orwell, les livres de Cocke sont difficiles à résumer et peut-être leur intérêt est-il plutôt du côté de l'invention langagière et de l'énergie brute qui traverse l'œuvre de ce Français «enquébécoisé» (VLB).

Victor-Lévy Beaulieu, qui a publié les deux premiers romans de Cocke, explique dans sa préface que le Québec de cette époque constituait, en particulier pour les Français, une sorte de grand buffet ouvert sur de multiples possibilités: «On pouvait tout y faire, et tout y faire en même temps: être chansonnier, romancier, dramaturge et cinéaste...»

Satiriste, «verbalisateur», Emmanuel Cocke est aux commandes d'une prose pétaradante, un peu surchargée, qu'on dirait nourrie elle-même aux «hosties de LSD». Reflet d'une époque? Lointains temps de la littérature d'ici où forme, langage, audace et invention se tenaient par la main.

La trajectoire de Cocke est symptomatique d'un enthousiasme post-soixante-huitard où la prise de parole semblait être la clé de toutes les libérations. Alors que toutes les plateformes au cours de ces années tourbillonnantes ne demandaient qu'à être investies: télévision, récitals de poésie, happenings musicaux, revues éphémères, théâtre d'avant-garde et performances.

Collaborateur  
Le Devoir

VA VOIR AU CIEL  
SI J'Y SUIS ET  
L'EMMANUSCRIT DE  
LA MÈRE MORTE

Emmanuel Cocke

Tête Première

Montréal, 2013, 508 pages

LOUVE STORÉE/SEXE

POUR SANG/SEXE-

FICTION

Emmanuel Cocke

Coups de tête

Montréal, 2013, 440 pages

L'EXQUIS CADAVRE

Emmanuel Cocke

Poètes de brousse

Montréal, 2013, 143 pages

MICHEL DAVID

## Sagas historiques posthumes

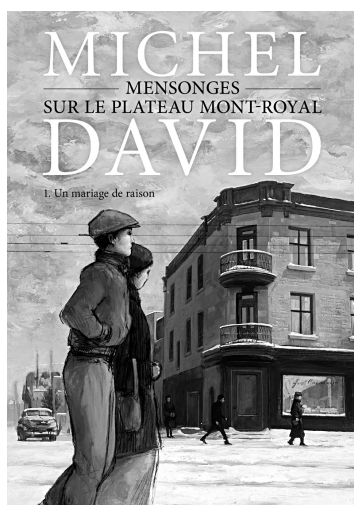
CATHERINE LALONDE

Ce fut la même phrase, dite à quelques jours d'intervalle au *Devoir* en débattant l'exemplaire et plus tard en librairie par une lectrice s'emparant du dernier roman de Michel David, «Mais y'est pas mort, lui?», qui a fait naître la curiosité. Étonnement compréhensible: l'écrivain est décédé en 2010 à la publication du tome III de sa cinquième saga, *Un bonheur si fragile*. Avec *Mensonges sur le Plateau Mont-Royal*, dernière série publiée qui ne comprendra que deux tomes, ce sont sept livres posthumes qui auront été édités. Discussion sur le délicat ouvrage de publier un auteur décédé.

Succès historique

Arnaud Foulon, éditeur chez Hurtubise, a eu «la chance de travailler avec Michel [David] depuis ses débuts» en fiction. C'est après avoir pondu près d'une centaine de manuels scolaires pour Guérin que Michel David plonge dans le roman historique. Sa première série, *Le petit monde de Saint-Anselme*, naît chez l'éditeur des écoles et y passe à peu près inaperçue. L'auteur se tourne vers Hurtubise. Le succès est quasi instantané. «On a publié le premier tome de La poussière du temps en mai 2005, se remémore M. Foulon, et dès la première année on avait vendu 18 000 exemplaires.»

Michel David frôlait la monomanie, à écrire dès 6h30, sou-



« On peut s'assurer que les personnages restent cohérents, mais on ne peut plus en créer. »

Arnaud Foulon,  
éditeur chez Hurtubise

vent jusqu'à huit heures par jour. Un bourreau de la frappe, qui «écrivait à un rythme plus soutenu que son éditeur ne pouvait le publier», dit en rigolant Arnaud Foulon. Ses manuscrits, comme c'est généralement le cas, nécessitaient un travail d'édition, désormais assuré par M. Foulon, en étroite collaboration avec la veuve Louise David, première lectrice de toujours. «Je ne serais pas capable de faire ça si je n'avais pas eu ces années avec lui à se rencontrer, à discuter, à rigoler, à se comprendre, poursuit Monsieur Foulon, à dire "ce personnage-là n'a pas d'allure, enlève-le et refais-en un autre", et à voir Michel qui le refaisait. Avant, on pouvait lui demander de remplacer les chapitres XXII et XXIII, par exemple. Là, il faut travailler avec la matière existante. On peut s'assurer que les person-

nages restent cohérents, mais on ne peut plus en créer. »

Ces messieurs

Désormais, «tout passe par la veuve de Michel. Elle voit les épreuves de révision, les couvertures, passe des commentaires.» Louise David, mariée 42 ans à feu son auteur de mari, a une confiance infinie en l'éditeur. À la fin de *Mensonges sur le Plateau Mont-Royal*, quand le deuxième tome sortira, la source devrait se tarir. Devrait? «Ses trois premiers manuscrits n'ont jamais été publiés. Il y en a deux qui ne sont pas publiables, indique la veuve, mais je viens d'envoyer Le cirque, qui se passe dans une polyvalente, pour voir ce que l'éditeur en pense.»

Peut-on nommer ce qui fait le succès des écrits de Michel David? Même en France, où l'auteur a remporté un étonnant

succès? «Ses livres se lisent tellement facilement, analyse M<sup>me</sup> David. Il écrivait pour le monde ordinaire. Il y a beaucoup de gens qui n'ont jamais lu et qui ont commencé à lire avec Michel. Surtout les maris des madames.»

L'éditeur Arnaud Foulon: «Michel, dans nos romanciers historiques, est l'un de ceux qui ont le plus d'hommes dans leur lectorat: entre 33 et 35%. On n'est pas loin quand on le lit d'Un homme et son péché [de Claude-Henri Grignon], ou du [téléroman] Le temps d'une paix. Les personnages sont très marqués, caricaturaux, et les dialogues, savoureux. Michel a les défauts de quelqu'un qui écrit très vite: un personnage pouvait changer de nom au tome IV. C'est conventionnel. On n'est pas dans des figures de style complexes, et comme c'est une narration très dialoguée, automatiquement on est dans le présent — ce qui redevient une force par un style très théâtral. C'est non pas la grande histoire, mais l'histoire que nos grands-parents nous contaient. Et c'est le talent de conteur de Michel David qui fait que ça passe.»

Le Devoir

MENSONGES SUR LE  
PLATEAU MONT-ROYAL  
TOME I: UN MARIAGE  
DE RAISON

Michel David

Hurtubise

Montréal, 2013, 592 pages

ELIZABETH SMART

## L'obsession du papillon de nuit

CHRISTIAN DESMEULES

C'est un petit roman-culte que les lecteurs québécois ont découvert pour la plupart dans sa traduction de 1993. Une fiction poétique et incantatoire, surchargée de métaphores et dont l'intensité n'a parfois rien à envier au *Cantique des cantiques*. À la hauteur de *Grand Central Station* je me suis assise et j'ai pleuré, de l'écrivaine canadienne Elizabeth Smart (1913-1986), est l'expression littéraire rarement égalée du désir, du drame et de l'amour au féminin.

Née dans une famille aisée d'Ottawa, Elizabeth Smart conçoit une véritable passion littéraire pour le poète anglais George Barker, et fera des pieds et des mains pour faire sa connaissance. Elle finira par le rencontrer en Californie en 1940, fraîchement débarqué (avec son épouse) du Japon où il enseignait. Leur histoire orageuse et désespérée va s'étendre à travers les continents et les années.

Rapidement enceinte, Elizabeth Smart s'embarque pour Londres, en pleine guerre, afin de mettre le plus d'eau possible entre elle et l'homme qu'elle aime. Barker la rejoint, le tumulte reprend. «Mon cœur est son propre bourreau. Il bat le rythme empoisonné de la vérité.» Barker n'a jamais quitté sa femme, en dépit des serments. Une vieille chanson triste à laquelle les deux amoureux vont ajouter plusieurs couplets. Une réalité dont viendra témoigner



ARCHIVES LE DEVOIR

Née dans une famille aisée d'Ottawa, Elizabeth Smart est une amoureuse obsessionnelle. Sa relation tumultueuse avec le poète anglais George Barker nourrira ses romans impudiques.

dans une certaine mesure, mais de manière cryptée, *À la hauteur de Grand Central*, qui paraît en 1945.

L'écrivaine, au final, a élevé seule les quatre enfants qu'elle eut de Barker — plutôt qu'avec lui. Tout en menant une vie un peu bohème dans le SoHo londonien, en gardant aussi de plus en plus le poète à distance, Smart réussit néanmoins à mener une brillante carrière de rédactrice dans la publicité et les magazines.

Pour l'anecdote, la mère de Smart, flairant de loin le scan-

dale, était parvenue à faire interdire la publication du livre au Canada en 1945. Mieux: elle aurait elle-même acheté pour les brûler la plupart des exemplaires britanniques du livre qui avaient pu faire le voyage jusqu'ici. La réédition du livre en 1966, repris en format poche, a frappé comme un coup de tonnerre.

Dévastation

*L'arrogance des vauriens*, paru en 1977, est une sorte de suite, mais aux liens ténus, d'*À la hauteur de Grand Central Station* je me suis assise et j'ai pleuré. Au fil d'un court récit aux accents bibliques (toujours), une femme nous offre le spectacle impudique et confrontant de son âme intense d'éternelle amoureuse. Cette fois, au paysage dévasté du Londres d'après-guerre répond la propre dévastation amoureuse de la narratrice, une femme de 31 ans aux prises avec «des poux dans les cheveux et un amant infidèle.»

Un amant qui est tout aussi absent que dans *À la hauteur de Grand Central*, mais dont l'emprise se fait de moins en moins forte. «S'il était ici, il ne serait pas plus proche. S'il me prenait dans ses bras, je n'y verrais que deux os qui se heurtent.» Elle est du genre obsessif,

elle le sait. Comme un papillon de nuit qui se brûle les ailes au feu d'une ampoule allumée. Le plus difficile, quand passent les années, n'est-il pas d'accepter de ne plus rien espérer? «Je suis à l'âge où je sais que jamais je n'obtiendrai ce que je veux. Peut-être en aurai-je une pâle copie. Avec un peu de chance, un homme qui me plaît pourrait trouver réconfort dans mes modestes repas ou dans la chaleur d'un feu qui brûle toujours au moment opportun.»

Traversé d'un bout à l'autre par l'angoisse de la disparition, celle de toutes choses et de chacun, *L'arrogance des vauriens* vibre encore un peu, mais il ne possède ni la rondeur du premier roman, ni sa grâce brute. Un lamento léger et persistant qui nous rappelle que les passions les plus brûlantes finissent par s'estomper, et que le temps ramène à presque rien autant l'extase que la douleur.

Collaborateur  
Le DevoirL'ARROGANCE DES  
VAURIENS

Elizabeth Smart

Traduit de l'anglais (Canada)

par Marie Frankland

Les Allusifs

Montréal, 2013, 124 pages

Triptyque www.triptyque.qc.ca

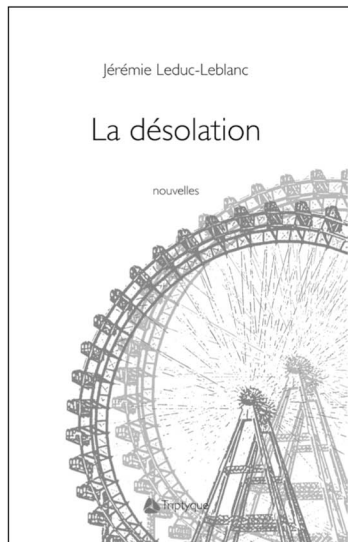
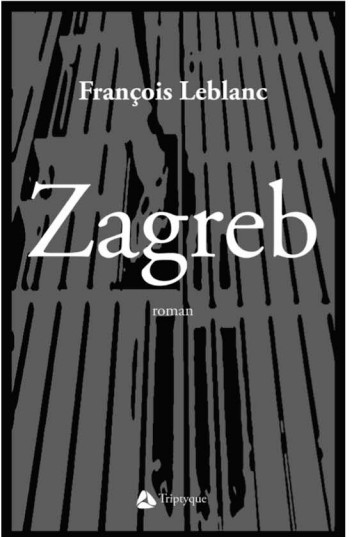


François Leblanc

Zagreb

roman, 170 p., 20 \$

Une de ces histoires agréables à lire parce que l'auteur sait attirer et retenir notre attention, de la première à la dernière page, grâce à une trame intelligente et à un discours narratif bien maîtrisé.

Jean-François Crépeau, *Le Canada français*

L'auteur raconte des histoires de tous les jours en posant un regard vrai sur un quotidien qui pourrait être le vôtre.

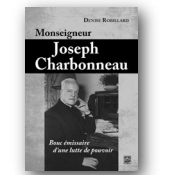
Élise Jetté, *24h week-end*

Jérémie Leduc-Leblanc

La désolation

nouvelles, 177 p., 20 \$

## Deux soirées à la librairie Paulines

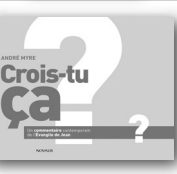


L'affaire Charbonneau

Mardi 26 novembre 19 h

Avec Denis Robillard, auteure

Entrée libre



Regard contemporain sur Jean

Jeudi 28 novembre 19 h 30

Avec André Myre, bibliiste

Contribution suggérée: 5 \$



Beaucoup plus qu'une librairie!

2653 Masson, Montréal, Qc

514 849-3585

SODEC Québec

## LITTÉRATURE

## À quoi ressemble un écrivain ?

LOUIS  
HAMELIN

**D**e passage à Paris, Erskine Caldwell reçut un coup de fil de Marcel Duhamel, le père de la Série Noire, qui ne l'avait jamais rencontré mais venait de traduire sa pièce tirée de *La route du tabac*, et qui l'invitait à lui rendre visite dans sa villa d'Antibes. Caldwell prend le train de nuit. Le lendemain, sur le quai de la gare, un homme « grand, beau et bronzé » le toise, fait la moue, puis tourne les talons et disparaît en secouant la tête.

Lorsque, après une interminable course en taxi, et avec l'aide de quelques agents de police et garçons de café, le romancier états-unien parvient enfin chez son hôte, il lui demande des explications: pourquoi ne pas l'avoir abordé et ne pas lui avoir demandé de décliner son identité? Duhamel lui rétorque, plein de superbe, qu'après avoir « jaugé soigneusement » le visiteur, il a conclu qu'il se trouvait en présence d'un banal touriste.

Du tac au tac, Erskine Caldwell lui répond alors que, sur ce quai de gare, il avait d'abord cru avoir affaire à Marcel Duhamel, mais que, à la réflexion, le « play-boy typique de la Côte d'Azur » qu'il avait sous les yeux ne pouvait être le célèbre traducteur et intellectuel du monde des lettres. Ils devinrent amis pour la vie.

## Costume d'auteur

Aujourd'hui que tout un chacun répand sa binette démultipliée sur YouTube et les réseaux sociaux, on imagine mal une telle situation: connaître quelqu'un de réputation sans avoir aucune idée de son apparence physique.

Lisant, sous la plume de Caldwell lui-même, cette anecdote qui figure dans la longue note d'auteur de la réédition du *Bâtard* sous l'étiquette *vin-tage* de l'éditeur Belfond, je pensais au Rubempré de Balzac, ce « grand homme de province » dont le premier souci, à Paris, était de se constituer une garde-robe, le prérequis absolu à tout succès mondain, et donc littéraire. Je me rappelle mes propres déboires datant de l'époque où les appartatchiks de la Société des gens de lettres regardaient de travers ma veste de cuir de faux gars de bécyk. L'habit fait le moi, l'habit fait le moineau. Même au Québec, je ne



Si Caldwell apparaît ici la mâchoire arrondie par les années, en costume d'écrivain, la photo d'auteur qui orne la deuxième de couverture du *Bâtard* le montre en chemise à carreaux, biceps dehors. Marcel Duhamel l'avait à l'époque pris pour un banal touriste.

compte plus les fois où je me suis fait demander: tu fais-tu de la musique, toé?

À la décharge de Duhamel, il n'avait sans doute pas dû rencontrer souvent, dans ces caves parisiennes de l'après-guerre où il frayaient avec les Queneau et compagnie, d'écrivain ayant successivement pratiqué les métiers suivants: machiniste de théâtre, marin, footballeur, cultivateur, garçon de café, libraire et journaliste. Sur la photo d'auteur qui orne la deuxième de couverture du *Bâtard*, Caldwell a la mâchoire carrée, la carrure sportive. Des manches courtes de sa chemisette à carreaux jaillit une solide paire de biceps. Un paysan posant au bout de son

champ, peut-être, ou un joueur de football, oui, mais un écrivain? Regardez n'importe quelle photo de Camus: le haut front bombé, la clope au bec, la cravate fripée: voilà un écrivain. Vu du septième arrondissement, flanqué de l'acteur et esthète Duhamel et de ce *nerd* sorbonnard de Queneau, Caldwell devait bien détonner un peu.

Quant au *Bâtard*, il le décrit ainsi: « c'est tout simplement l'exercice littéraire d'un débutant, inspiré par ses errances et ses observations dans une région qui lui est familière, entre Baltimore et Philadelphie ».

1929: le *Candide* de Voltaire est jugé obscène par les officiers de la douane de Boston;

en France, Sartre et Beauvoir deviennent un couple; outre-Atlantique, Faulkner publie *Le bruit et la fureur*...

## Censure

La même année paraît aux États-Unis ce *Bâtard* dont le tirage confidentiel passe sous le radar et qui, avec son ton dépouillé de tout affect, son style cultivant l'indifférence, semble anticiper de quelques années *L'étranger* de Camus, mais sur un mode burlesque et atroce. Anticiper, aussi, l'œuvre d'un Tarantino, et en fait tout ce cinéma et cette télé venus des États-Unis où, à l'écran, on efface les vies comme on se mouche. Comparée au *Bâtard*, l'œuvre du contemporain Stein-

« Elle proféra les pires jurons pendant l'accouchement, et les garçons de piste durent la ligoter à un arbre pour l'empêcher de tuer le bébé à coups de masse. »

« Tiens, va atteler c'te vieille mule blanche à la carriole. Tu vas ramener les deux petits morceaux du nègre à sa bonne femme. »

Extraits du *Bâtard*  
d'Erskine Caldwell

nos yeux, au sens figuré (*bastard* en anglais: une personne déplaisante, détestable). Sa mère dansait le hoochie-coochie, allez savoir ce que c'est, dans une fête foraine où, pour arrondir les fins de mois, elle faisait des extras. « Elle proféra les pires jurons pendant l'accouchement, et les garçons de piste durent la ligoter à un arbre pour l'empêcher de tuer le bébé à coups de masse. » Le ton est donné.

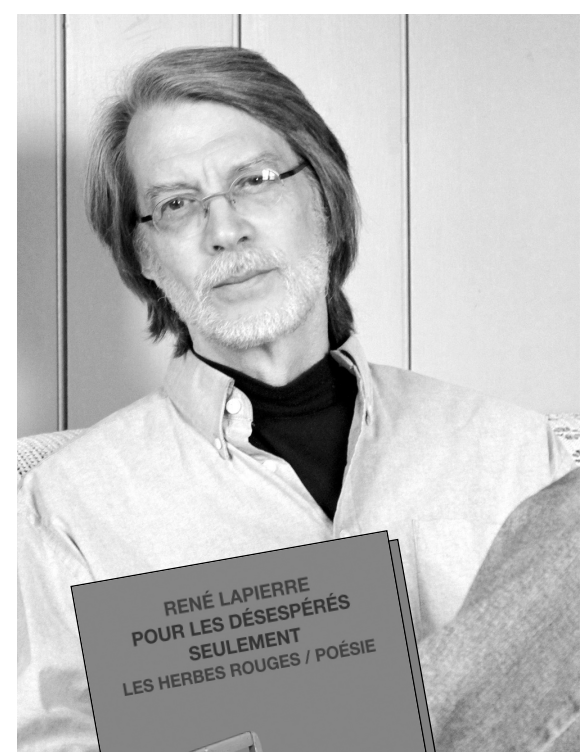
Au début du roman, Gene se fait raconter les inlassables exploits de sa maman célèbre dans les strip-teases minables, les bouges à matelots et les sombres ruelles de La Havane, de Tijuana et de La Nouvelle-Orléans. Puis il sort un flingue, bute le type et se débarrasse du corps sans état d'âme, en le faisant rouler à coups de pied jusqu'à la rivière. « Personne déplaisante et détestable », ai-je écrit, et pourtant, on ne peut pas vraiment en vouloir à Gene, même quand il aide son pote John à dégommer un nègre (comme on disait alors) à coups de planches et à le tronçonner à la scie ronde par une sorte d'accident, puis à disposer du cadavre (« Tiens, va atteler c'te vieille mule blanche à la carriole. Tu vas ramener les deux petits morceaux du nègre à sa bonne femme. »).

La prose de Caldwell, d'une allègre, nonchalante et presque joyeuse férocité, nous montre ces actes sans plus juger leurs auteurs qu'on ne juge le chat du voisin lorsqu'on le surprend en train de dépecer un écureuil.

La conscience d'un certain pied-noir qui logea des pruneaux dans un Arabe semblait trempée dans la même bouillante innocence, mais Meursault avait au moins, pour reprendre la belle formule de Camus, « le soupçon d'autre chose ». Rien de tel ici. On y suit, fasciné, l'œuvre d'un degré zéro de la morale, d'une sous-animalité humaine, oui, car les bêtes sont capables de plus d'empathie que les bâtards de Caldwell.

## LE BÂTARD

Erskine Caldwell  
Traduit de l'anglais  
par Jean-Pierre Turbergue  
Belfond  
Paris, 2013, 159 pages

PRIX  
DU GOUVERNEUR GÉNÉRALRENÉ LAPIERRE  
Pour les désespérés seulement

Conseil des arts  
du Canada

Canada Council  
for the Arts

prix littéraires  
du gouverneur général



LES HERBES ROUGES / POÉSIE

Un vernis de culture  
Prix AQPF-ANEL  
dans la catégorie « nouvelle »

LES PRIX LITTÉRAIRES DES  
ENSEIGNANTS AQPF-ANEL  
des livres choisis par les profs  
et qui plairont à toute la classe!



Venez rencontrer  
France Boisvert  
SAMEDI 23 - 19 h à 20 h  
DIMANCHE 24 - 15 h à 16 h

« Du bonbon. C'est le type de livre, je le sais, que les élèves vont lire pour le plaisir et non par obligation. Thèmes variés et actuels, c'est drôle et rafraîchissant. » *Commentaire du jury du prix de la nouvelle*

Les Éditions de La Grenouillère  
C. P. 67, Saint-Sauveur-des-Monts QC J0R 1R0  
www.delagrenouillere.com

Salon du Livre de Montréal - Stand Dimédia - 100

Une vie aux dimensions de l'histoire,  
à la hauteur du poème.

Michel van Schendel  
Actes de présence



60 ans  
l'Hexagone - depuis 1953

## LITTÉRATURE

EUGÈNE NICOLE ET PIERRE JOURDE

## Appartenir au territoire

Professeurs de littérature, ces écrivains n'ont en commun que de faire partager l'identité la plus excentrée possible. Est-ce un hasard s'ils sont de grands lecteurs proustiens? L'un vit à New York, l'autre à Paris. Leurs récits expriment leur appartenance poignante à un autre monde, loin de la métropole.

GUYLAINE MASSOUTRE

Tout de son livre parle du fleuve et de l'océan. Eugène Nicole nous avait grandement surpris avec *Alaska* (2007) et *L'œuvre des mers* (tous deux à L'Olivier, 2011). Il renoue, dans *Les eaux territoriales*, avec son territoire natal, fiché dans le Saint-Laurent. On voyage ainsi au bout du monde français, à quelques encablures de l'extrémité terre-neuvienne, puisqu'il s'agit des îles Saint-Pierre et Miquelon. En cinq tableaux non chronologiques, Nicole brosse les pans de son identité, faite de mémoire et de journal littéraire, qui campe une nostalgie et un amour, une impuissance sereine.

C'est une idylle compliquée par des voyages sur deux continents qui fait la spécificité des Saint-Pierrais. Les voici en France, où le pays les appelle, la nation, la famille qui s'y réinstalle tôt ou tard et donne un sens à la géographie. Les voici au Québec, par où ils passent forcément pour rejoindre leur maison natale et dont ils partagent la langue et le mode de vie. Les voici ici et là sur le continent nord-américain, au

Canada et dans ces États-Unis attirants, débouché naturel par la proximité géographique et par l'espace, le partage des valeurs et des mentalités.

Si sa géologie était bien connue, « nous ne connaissions presque rien de l'histoire de l'archipel, de sa faune ou de sa flore », évoque-t-il, mais tout change, « ces connaissances [...] — signe des temps? — se sont récemment multipliées, qu'elles proviennent de chercheurs autonomes ou de spécialistes étrangers ». Nul doute, Nicole est l'un d'eux, avec sa foule de silhouettes animées, aimées, dans la lenteur d'un village tétanisé comme nul autre, exposé à tous vents sur un bout d'île aux eaux que convoitent les foreurs et que contestent les pêcheurs industriels.

« Les fermiers de l'Ouest, Grand-Louis et sa femme, m'observaient, leurs jumelles braquées au-dessus de leur évier. "C'est-y pas le fils Nicole qui vit à New York? Regarde-le courir, on dirait qu'il a le feu au cul. C'est sans doute le larcin de sa mère qui le poursuit, tu te souviens qu'elle grappilla trois fraises dans nos champs le 3 juillet 1945 [...]?" Je cours, il



Saint-Pierre et Miquelon, îles exposées à tous les vents, dont les foreurs convoitent les eaux.

ya longtemps que Grand-Louis et sa femme sont morts mais j'aime imaginer qu'au carreau de la cuisine de la ferme, gardiennes de cette sombre anecdote, les araignées s'activent à en perpétuer la mémoire en tissant sur leurs toiles, depuis des générations, les lettres qui transcrivent le dialogue des deux époux. » Délicieux.

Auteur (presque) lynché

Il y a d'autres sortes de décalages géographique et culturel: celle des hauteurs perdues de la montagne, relé-

guées à l'archaïsme des mentalités de hameaux. Pierre Jourde, qui en a fait les frais, la raconte avec fougue et sensibilité, loin qu'il est, dans la vie courante, de ces paysans aux mœurs rudes et à la pauvreté indécrottable.

C'est dans cette Auvergne déshéritée, sur une crête de la chaîne des volcans, qu'il accroche son identité familiale, signée par les séjours dans la propriété paternelle depuis toujours. Transhumance — on dit là-bas « l'estive » —, bouses de vache et coudes levés à sa-

luer le temps avec la piquette locale dans des verres douteux, il l'a dit avec humour et tendresse dans ses livres. Sauf que l'un d'eux, *Pays perdu* (Pocket, 2005), récit de l'enterrement d'une jeune fille dans la terre ancestrale, prête le flanc à une ire paysanne, d'une virulence aussi mythologique que réelle, par un hasard de la modernité que Jourde n'avait pas prévue.

La première pierre reprend toute l'histoire, incompréhension et sottise qui ont été médiatisées par une légion de

journalistes et de photographes attirés soudain au pays perdu. D'une plume fine et définitive, l'auteur dresse toutes les pièces de la bagarre, un lynchage devant ses trois enfants qui faillit bien tourner au meurtre entre les protagonistes: un écrivain attaqué par des mastards en furie pour avoir dévoilé des secrets d'alcool, et sa réponse à coups de poing, sa fuite avec les siens, puis le procès qui s'ensuivit.

Le portrait en pied et en mots d'une province qu'on pourrait croire d'un autre siècle, morte, moribonde à tout le moins, est douloureux et superbe: « Oui, il y a là-haut, pour qui sait écouter et sentir, au cœur de la matérialité la plus brutale, au cœur de ce qui paraît le plus éloigné de ce que nous sommes convenus d'appeler le beau, un noyau de spiritualité d'autant plus déchirante qu'elle est à la fois familière et hors d'atteinte. » Hiatus, schisme même, troublant.

Collaboratrice  
Le Devoir

LES EAUX TERRITORIALES

Eugène Nicole  
L'Olivier  
Paris, 2013, 221 pages

LA PREMIÈRE PIERRE

Pierre Jourde  
Gallimard  
Paris, 2013, 191 pages

## Une saison dans la vie de Michel-Ange

GILLES ARCHAMBAULT

Vous arrive-t-il de douter des vertus de la littérature? Si tel est votre cas, sachez que le hasard m'a mis en présence d'un court roman qui devrait vous remémorer d'anciens éblouissements de lecture. Un ami m'a tendu, l'autre jour, un petit livre en me disant qu'il était peut-être fait pour moi. Il avait vu juste.

Léonor de Récondo est violoniste baroque. Enfant prodige, elle n'a pas tardé à s'illustrer. Ses enregistrements sont disponibles sous des étiquettes connues à travers le monde. Elle a donné des concerts un peu partout, fondé son propre ensemble. Et elle écrit. *Pietra viva* est son troisième roman.

On est en 1505. Michel-Ange a 30 ans. Déjà célèbre grâce à sa *Pietà*, il quitte Rome pour se rendre à Carrare, à la recherche du marbre dont il se servira pour exécuter une commande qui lui apportera argent et considération. Il s'agit de réaliser le tombeau du pape Jules II, qui a la vanité de choisir avant terme son monument funéraire.

Mystère et hostilité

Pendant qu'il chemine vers sa destination ou que sur place il choisit avec une extrême minutie le marbre qui lui servira à créer son œuvre, il est hanté par la mort d'Andrea, jeune moine dont la beauté l'a bouleversé. Est-il mort? Il n'en aura la confirmation que vers la fin du roman. Il habite une chambre dans la maison de Chiara, veuve dont le mari, carrier, est décédé à la suite d'un éboulement. Il se refuse à voir quiconque, si ce n'est Cavallino, simple d'esprit follement épris d'un cheval — d'où son nom. Chiara a des enfants. Une fille qui déteste Michel-Ange et n'en fait pas mys-



Un détail du tombeau de Jules II, dont Michel-Ange va chercher le marbre dans les carrières de Carrare.

tère. Et un fils de six ans, Michele, que le sculpteur fascine. L'enfant réussit à approcher Michel-Ange après plusieurs essais infructueux. Peu liant de nature, le sculpteur hait les enfants. Aussi ne se gêne-t-il pas pour décourager les efforts du petit, lui interdisant carrément sa porte.

Ce n'est que petit à petit que Michele réussit à vaincre l'hostilité de l'artiste. Il l'émeut au point de lui faire redécouvrir le monde des émotions qu'il avait fait taire en lui.

L'homme de marbre

L'artiste, volontiers replié sur lui-même, acariâtre, hanté par la mort non confirmée du jeune moine, figure idéale pour lui de la beauté du corps, demandant au vin plutôt qu'aux êtres les raisons de continuer, finira par trouver au contact de la montagne et des artisans qui en tirent leur subsistance une justification de son art.

Il y a aussi ce Cavallino, à la démesure moins vaine qu'il ne semble, et l'enfant à qui il destinera à la fin du livre un poème qui raconte comment « de l'orage naît l'espoir infini d'un amour retrouvé qui s'arrache à l'oubli pour ressusciter la mémoire de l'enfant dans le cœur de l'homme ».

Si vous êtes comme moi, vous ne prisez pas outre mesure les romans qui prennent pour personnages des figures historiques, qu'elles relèvent de la littérature, de la musique ou des beaux-arts. Ce qui fait la valeur de cette évocation de Michel-Ange, c'est qu'elle nous parvient soutenue par un style dépouillé, pudique. La phrase est souvent nue, dépourvue d'épithètes. La romancière ne sent pas le besoin de recréer une époque. Son Michel-Ange est notre contemporain. Sa sensibilité, proche de la nôtre.

Dire l'art

Léonor de Récondo sait parler de l'art, de son élaboration dans une conscience, de sa fulgurance et des efforts qu'il exige. Mais, on le sait, on ne peut évoquer les grandes réalisations de l'esprit humain que si l'on parvient du même souffle à traiter de l'amour, de l'amitié, de la vie, de la mort. À Michel-Ange qui, muré

dans son mutisme, s'étonne que les femmes de Carrare soient volontiers volubiles alors que les hommes se terrent dans le silence, Chiara, la veuve, répond: « Tu vois, dans toutes les maisons qui nous entourent, pas une seule femme qui n'ait perdu un ou plusieurs de ses enfants... C'est ce lien invisible qui nous pousse dans les bras les unes des autres pour pleurer. Mais aussi pour nous épancher avec les mots. » Michel-Ange comprendra enfin que le marbre lui permet de s'épancher lui aussi, de renouer avec

ses souvenirs, son être même. Le marbre, c'est son vocabulaire. À lui de le rendre chair.

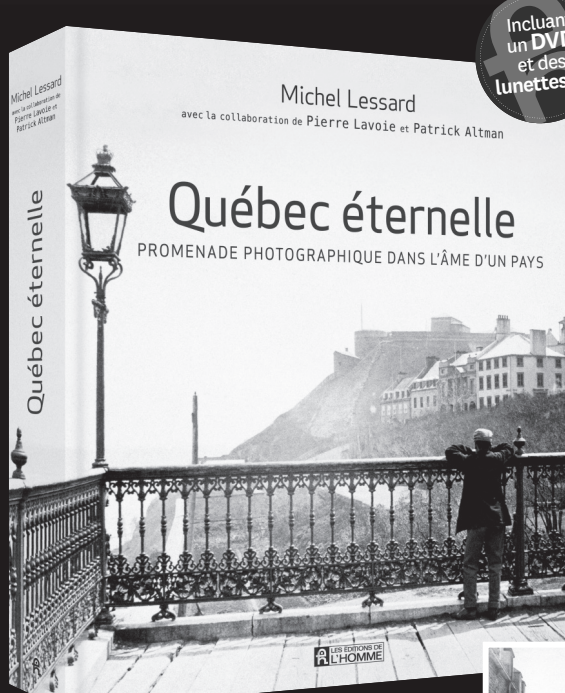
Devant Cavallino qui caresse sa juvénescence avec la passion qu'il déploierait pour une femme aimée, Michel-Ange se dit que « le plus fou des deux n'est pas celui qui reste de l'autre côté de la barrière du rêve, celui qui poursuit la beauté sans jamais l'atteindre ». Alors, écrit Léonor de Récondo,

« pour ne pas troubler l'éternité qui s'est posée sur eux, le sculpteur recule, laissant son ami et sa juvénescence à la poésie de leur amour ». Il se prépare à son tour à entrer dans le rêve, à animer le marbre.

Méditation sur la création artistique servie par un style économe, maîtrisé, mais qui ne manque certes pas de richesse ni de poésie, *Pietra viva* est un roman qui incite à rechercher les deux livres précédents de la romancière. Est-il d'intérêt public de dire que mon ami les a déjà commandés?

Collaborateur  
Le DevoirPIETRA VIVA  
Léonor de Récondo  
Sabine Wespieser éditeur  
Paris, 2013, 226 pages

Un voyage photographique tout en lumière et en trois dimensions de la ville de Québec au XIX<sup>e</sup> siècle



Incluant un DVD et des lunettes 3D

De l'historien Michel Lessard en collaboration avec Pierre Lavoie et Patrick Altman

« Michel Lessard est un personnage admirable. *Québec éternelle*, est un livre immense. Un travail de recherche absolument inouï, un travail de composition graphique exceptionnel. »

Jean-François Nadeau, Plus on est de fous, plus on lit, Ici Première.

LES ÉDITIONS DE L'HOMME  
Une société de Québec Média

## Les blogues du Devoir



Mots et maux de la politique

Éditorialiste et responsable des débats d'idées, Antoine Robitaille scrute les mots et expressions qui sortent de la bouche des acteurs de la classe politique. Il a aussi la responsabilité du Devoir de philo, une série de textes inspirés des idées des grands philosophes.



Les mutations tranquilles

CULTURES + SOCIÉTÉ + PARADOXES



L'Inde dans tous ses états

L'Inde est en effervescence, se libéralise, sort de sa coquille. Mais encore? Au-delà des indices de croissance, comment les Indiens vivent-ils cette mue - aux plans culturel, politique, environnemental?



C'était bien mieux dans le temps

Il est paradoxal qu'un outil aussi postmoderne que le blogue serve à diffuser une certaine nostalgie? Pas grave, on s'assume. Jean Dion, irrécupérable supporter du passé, se penche sur le temps qui fuit, inexorablement.



Voyager

Je vous invite au voyage! N'importe quel voyage! Celui dont on rêve, celui qu'on prépare, celui auquel on n'échappe pas. Vous me posez vos questions, j'y réponds. Chaque jour, des infos de par le monde. Ce seront nos bagages.

LE DEVOIR  
Libre de penser

www.ledevoir.com/blogues

## ESSAIS

## Les femmes de 1837 et notre imaginaire

L'apport féminin au mouvement des Patriotes est mis en lumière par Marilyn Randall

MICHEL LAPIERRE

On croit trop qu'au XIX<sup>e</sup> siècle, les femmes n'avaient pas d'influence sur la politique. Historienne de la littérature, Marilyn Randall soutient le contraire. Son livre *Les femmes dans l'espace rebelle* montre que celles-ci, au Bas-Canada, vers 1837, insistèrent sur le concret de la vie qui, plus que les thèses et les combats, façonna notre imaginaire. Julie Papineau n'osa-t-elle pas dire à son mari, le grand tribun national: « Tu ne connais pas les Canadiens » ?

Marilyn Randall enseigne la littérature québécoise à l'University of Western Ontario. Elle a le mérite de reconnaître en Julie Bruneau (1795-1862), mariée à Louis-Joseph Papineau, une authentique « femme de lettres », à la « pensée politique » originale, même si la patriote n'est entrée dans l'histoire intellectuelle du Québec que tardivement, à la suite de la publication de sa correspondance (Septentrion, 1997) par Renée Blanchet, et du récit *Le roman de Julie Papineau* (en deux tomes, 1995 et 1998), de Micheline Lachance.

## Femme patriote

Plus tourmentée que son mari, la grand-mère du fondateur du *Devoir*, Henri Bourassa, qui héritera de sa terrible lucidité, reproche, dans une



Un détail de la couverture des *Femmes dans l'espace rebelle*, de Marilyn Randall.

lettre de 1836, à Louis-Joseph Papineau de ne pas assez se rendre compte que leurs compatriotes, « incapables de lutter », n'ont « point d'esprit public », qu'ils « sont grands parleurs et grands braves quand ils n'ont rien à craindre ». Déjà, en 1830, Papineau, pourtant libre-penseur, se réclame, par taquinerie, de la Bible pour blâmer Julie, pourtant dévote, d'adhérer à l'esprit des Lumières!

Il lui écrit: « Le Contrat social de Rousseau te fait oublier l'Épître de saint Paul: " Femmes, soyez soumises à vos maris. " » À la différence de Louis-Joseph, Julie s'avoue « encline par nature à la mélancolie ». Peut-on en douter? Plus consciente que son mari de la tragédie nationale, plus inflexible à l'égard des adversaires, elle souffre davantage des malheurs de la patrie.

**Les femmes ont nourri pour des siècles notre mémoire collective**

Collaborateur  
*Le Devoir*

**LES FEMMES DANS L'ESPACE REBELLE HISTOIRE ET FICTION AUTOUR DES RÉBELLIONS DE 1837 ET 1838**  
Marilyn Randall  
Nota bene  
Montréal, 2013, 440 pages

## Le livre derrière Occupy Wall Street

MICHEL LAPIERRE

Dans son livre *Dettes: 5000 ans d'histoire*, déjà un succès de librairie aux États-Unis, l'anthropologue David Graeber, l'une des figures marquantes d'Occupy Wall Street, montre que la dette, « essence de la société », est « antérieure, et de loin, à la monnaie et aux marchés ». Bouleversant les idées reçues, il ne réclame, en se fondant sur l'histoire des croyances, rien de moins que l'annulation des dettes, ces intolérables rapports de pouvoir. Né en 1961, l'intellectuel américain d'origine juive a grandi à New York et enseigne à la London School of Economics. Dans son ouvrage massif et très érudit, que l'on vient de traduire en français, il désarçonne par un humour caustique ses lecteurs enclins à trouver ses thèses farfelues, non contents de s'en prendre à l'anarchisme et à l'utopisme qu'il assume d'ailleurs parfaitement.

## La Bible et la dette

Pour contredire les braves gens qui clament que nous avons tous l'obligation morale de payer nos dettes, il s'inspire d'une autorité que les ultraconservateurs américains sont les premiers à considérer comme sacrée: la Bible. Voilà un juif sécularisé qui rappelle aux chrétiens que, dans le *Notre Père*, se trouve cette demande faite à Dieu: « Remets-nous nos dettes comme nous les remettons à nos débiteurs. »

Dans la version la plus familière du passage, tant en anglais qu'en français, il n'est pas question de remise des dettes mais de pardon des of-

fenses, ni de débiteurs mais de « ceux qui nous ont offensés ». Imperturbable, Graeber précise avec justesse que sa formulation du passage correspond à l'original grec de l'Évangile et à la version latine usuelle. Il la présente comme l'expression d'une coutume: l'effacement des dettes lors des jubilés juifs mentionnés dans l'Ancien Testament.

## Dette innée

En examinant toutes les cultures, de l'Inde védique à la Rome antique, en passant par la Chine confucéenne et

l'Amérique précolombienne, l'anthropologue observe: « Si nous sommes devenus une société de la dette, c'est parce que l'héritage de la guerre, de la conquête, de l'esclavage n'a jamais entièrement disparu. » Ce legs se cache, ajoute-t-il, « dans nos conceptions les plus intimes de l'honneur et de la propriété — de la liberté, même. »

Son analyse est convaincante. Les États-Unis, qui se font les champions mondiaux de la liberté autant que des dépenses militaires, tout en réclamant le remboursement des emprunts faits par les pays du Sud, ont eux-mêmes une dette de beaucoup supérieure à celle de l'ensemble des nations défavorisées. La notion de dette, c'est-à-dire d'obligation du dominé envers le dominant, se trouve vidée de son sens par l'oncle Sam.

Graeber le prouve en insistant sur le remède magique apporté à la débâcle financière de 2008 par la Réserve fédérale américaine qui, explique-t-il, est, en réalité, « un consortium de banques privées dont le président est nommé »

par le gouvernement. À coup de centaines de milliards, la Réserve a sauvé le système financier privé dont elle constitue, elle-même, le cœur!

La leçon est claire. La dette des États-Unis a beau augmenter vertigineusement, les choses se passent comme si elle s'effaçait en secret. Ce tour de passe-passe, comble de l'injustice, signifie que le principe d'effacer toute dette, préconisé par Graeber, voix

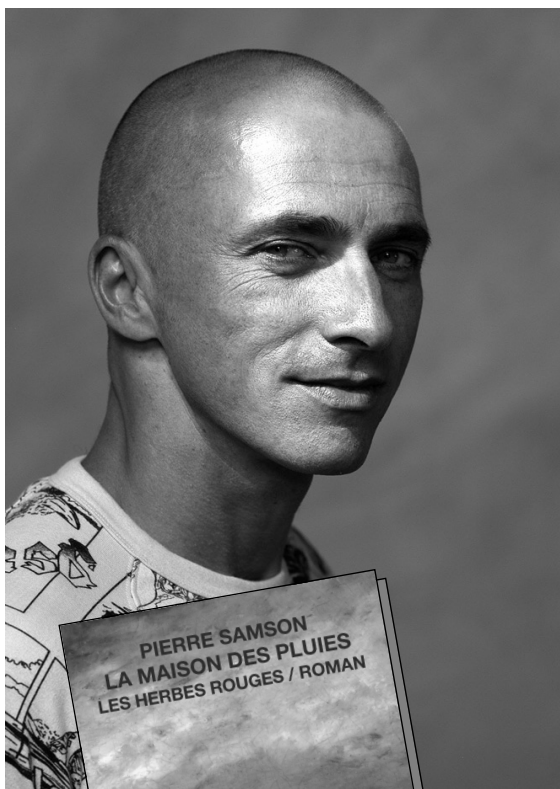
géniale criant dans le désert, bénéficie déjà aux plus puissants, qui s'obstinent pourtant à interdire à la multitude de le concevoir.

Collaborateur  
*Le Devoir*

**DETTE: 5000 ANS D'HISTOIRE**  
David Graeber  
*Les Liens qui libèrent*  
Paris, 2013, 624 pages

## GRAND PRIX DU LIVRE DE MONTRÉAL

PIERRE SAMSON  
La maison des pluies



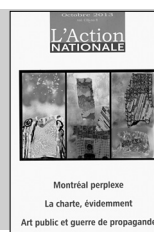
PIERRE SAMSON  
LA MAISON DES PLUIES  
LES HERBES ROUGES / ROMAN

272 p. - 21,95\$

LES HERBES ROUGES / ROMAN

« Si nous sommes devenus une société de la dette, c'est parce que l'héritage de la guerre, de la conquête, de l'esclavage n'a jamais entièrement disparu. [Ce legs se cache] dans nos conceptions les plus intimes de l'honneur et de la propriété. »

David Graeber, anthropologue

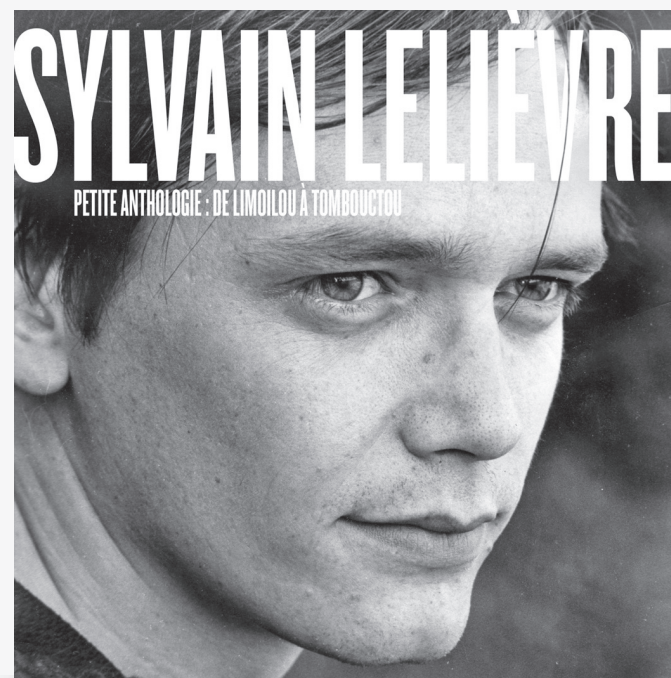


REVUE

L'ACTION NATIONALE  
OCTOBRE 2013, VOL. CIII N° 8  
Collectif  
Québec, 2013, 140 pages

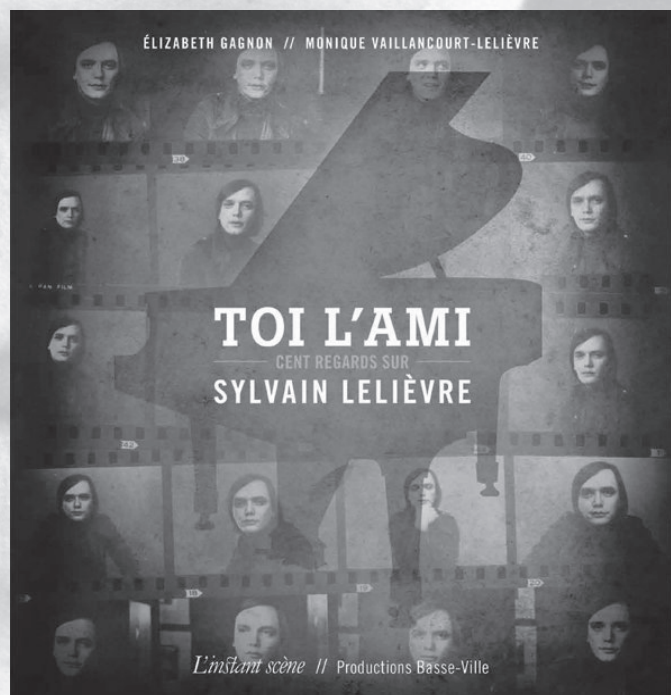
*L'Action nationale* poursuit jusqu'en ses pages le débat sur « La charte, évidemment ». En éditorial, Robert Laplante se révèle des plus pessimistes face à l'avenir de la charte de la laïcité, estimant que « Québec a mal évalué la résistance du Canada ». L'accompagnement dans la réflexion Gérard Beaudet, Sam Haroun, Danic Parenteau, Mathieu Bock-Côté et Eric Bédard. Pour compléter le tout, Romain Gaudreault signe le dossier « Art public et guerre de propagande: le cas de Québec ». Il y recense les sculptures publiques liées à l'histoire nationale de la Vieille Capitale et analyse le récit qu'elle porte, jusqu'à conclure que « dans l'art public de Québec se joue un drame paradoxal où un peuple vaincu continue de rendre hommage aux responsables de son malheur ».

Catherine Lalonde

SYLVAIN LELIÈVRE  
PETITE ANTHOLOGIE :  
DE LIMOILLOU À TOMBOUCTOU

Nouvelle compilation

Depuis que Sylvain Lelièvre nous a quittés, le 30 avril 2002, la réédition de plusieurs de ses œuvres a maintenu sa mémoire vivante et rappelé la contribution de l'artiste à l'histoire de la chanson québécoise. La nouvelle compilation *Petite anthologie: De Limoilou à Tombouctou* rappelle son immense talent tandis que l'album *Toi l'ami. Cent regards sur Sylvain Lelièvre*, auquel Élisabeth Gagnon et Monique Vaillancourt-Lelièvre ont donné forme, fait découvrir au public de larges pans de la vie sa vie. Le livre, qui adopte la forme du collage, réunit une centaine de témoignages, une iconographie abondante et variée et des textes manuscrits de l'artiste. Amis, collègues, fans, musiciens, parents relatent des anecdotes et des souvenirs qui mettent en valeur des fragments de la biographie de Sylvain Lelièvre. Au fil des pages et des pistes, le lecteur plonge dans l'intimité de l'auteur-compositeur-interprète et revit de grandes périodes de l'histoire de la chanson québécoise.

TOI L'AMI  
CENT REGARDS SUR SYLVAIN LELIÈVRE

Élisabeth Gagnon, Monique Vaillancourt Lelièvre  
Album collage.

« L'instant scène », 240 pages ; 44,95 \$

Disponibles au salon du livre de Montréal  
(stand 100, L'instant même)  
et chez votre libraire/disqueur favori

# ESSAIS

## La vie d'une sœur délurée



LOUIS CORNELIER

**M**arie-Paul Ross est sœur chez les Missionnaires de l'Immaculée-Conception. Elle est aussi docteure en sexologie. Ce double statut fait d'elle un oiseau rare, une sorte d'anomalie. «Je conviens, admet-elle, que je sors de la norme et que je ne correspond pas en rien à l'image qu'on peut se faire d'une bonne sœur.» Dans *La vie est plus forte que la mort*, son autobiographie, la religieuse raconte avec fougue son parcours atypique et l'adversité que ses audaces ont suscitée.

**Une sœur qui étudie en sexologie n'a pas bonne réputation dans le monde ecclésiastique**

Née à Sainte-Luce-sur-Mer en 1947 dans le Bas-Saint-Laurent, Marie-Paul Ross a été déclarée morte le jour de sa naissance, avant de revenir à la vie. À plusieurs reprises au cours de son existence, la maladie la frappa durement. D'où le titre, peu original mais révélateur, de son ouvrage.

Élevée par des parents très catholiques mais capables de discernement envers les injonctions des curés — une attitude beaucoup plus répandue qu'on ne le pense dans le Québec de la «Grande Noirceur» —, la jeune fille solitaire, habituée aux travaux de la ferme, n'est pas très à l'aise à l'école, mais elle se sent attirée par une vie de missionnaire. Les sœurs enseignantes et sa famille s'y opposent. On la dit trop fragile, trop indépendante. «Naturelle, écrit-elle, je ne suis pas de style raffiné.» Malgré tout, elle s'entête et finit par pro-

noncer ses vœux perpétuels en 1976, après avoir obtenu un DEC en soins infirmiers.

### Missionnaire

Les missions suivront. De 1976 à 1994, elle se met au service des plus défavorisés du monde en Bolivie, au Pérou et en Colombie. La pauvreté et la détresse qu'elle découvre dans ces pays lui font mal. Elle y constate aussi, jusque dans la jungle, les ravages de l'alcool, de la drogue et du sexe. Même les gens d'Eglise en sont victimes. Marie-Paul Ross se lance donc dans des cours d'éducation sexuelle offerts aux jeunes, mais aussi aux religieuses, afin d'aider ces derniers à bien vivre

leur célibat, une notion généralement galvaudée par le clergé et les religieuses. «Le célibat religieux vécu avec fidélité et enchantement, loin de mener à la névrose, peut être un chemin d'épanouissement et de réalisation de soi», écrit Marie-Paul Ross, qui n'a jamais remis son propre célibat en question. Selon elle, toutefois, environ 80% des prêtres et des religieuses ont des écarts.

**Mauvaise réputation**

Ce dernier constat, qu'elle refuse de taire, et les formations qu'elle donne sur ce sujet sont toutefois loin de faire l'unanimité dans l'Eglise. Dans les années 1980, au moment où elle fait son bac à l'Université Laval, une sœur qui étudie en sexologie n'a pas bonne réputation dans le monde ecclésiastique. En 1994, Marie-Paul Ross est convoquée d'urgence au Vatican, à la suite de plaintes d'évêques de l'Amérique du Sud. Les autorités qu'elle y ren-



Les excentricités de la sœur Marie-Paul Ross (qui apparaît ci-dessus, à droite, dans une boutique fétichiste avec l'auteure Catherine Millet) lui ont valu d'être convoquée au Vatican.

contre accueillent toutefois sa démarche avec une grande ouverture. Même Jean Paul II, raconte-t-elle, avec qui elle s'entretient en 1995, l'encourage.

Le récit de cette brève rencontre ne permet toutefois pas d'évaluer si le pape polonais était parfaitement conscient de ce à quoi il donnait son assentiment. S'il avait pu consulter les livres de sœur Ross, dans lesquels on peut lire que «la légalisation de l'interruption volontaire de grossesse a représenté un grand progrès pour les femmes», même si elle ne doit pas être considérée comme un acte médical anodin, le souverain pontife conservateur aurait sûrement trouvé qu'ils allaient un peu loin.

Cette année-là, Marie-Paul Ross revient au Québec pour y rester. En 2000, elle obtient un

doctorat en sexologie de l'Université Laval, pour une thèse dans laquelle est exposée sa théorie du modèle d'intervention globale en sexologie (MIGS), une approche qui inclut la marche et la respiration thérapeutiques, de même que la bilatéralité alternée (des mouvements corporels simples). Cette théorie, une sorte de sexologie humaniste qui prend en considération le physique, l'affectif et le cognitif, est présentée plus précisément dans *Je voudrais vous parler d'amour... et de sexe* (Pocket, 2013) et dans *Pour une sexualité épanouie* (Fides, 2009, 2011). Favorable au libre choix en matière de mariage pour les prêtres diocésains, à la pleine acceptation des homosexuels et à une contraception au service d'une sexualité épanouie, sœur

Ross continue de bousculer le discours officiel de l'Eglise.

### La foi seule

Aujourd'hui à la tête de l'Institut international de développement intégral, à Québec, qui offre des services psychosexologiques éducatifs et cliniques, elle raconte, à la fin de son autobiographie, avoir découvert avec horreur que des rites sacrificiels de nature sexuelle (viols collectifs), liés à des courants chrétiens dits charismatiques, auraient cours au Québec. Malheureusement, elle ne fournit pas de preuves convaincantes de ce qu'elle avance. L'affaire, pourtant, est suffisamment grave pour en mériter, et l'évoquer, comme ça, en passant, sans aller plus loin, manque de sérieux et confine

au sensationnalisme.

Femme d'action qui adore le sport — on lui reprochera même, au temps de ses missions, de plus inciter les jeunes à faire du sport qu'à aller à la messe —, sœur Ross n'a rien d'une théologienne. Pas pour elle les envolées savantes sur la foi. La sienne ne fait pas de doute, mais elle s'exprime dans l'engagement au service des éclopsés de la vie. Cette approche rugueuse, terre à terre, voire populiste, a, sans surprise, ravi l'animateur Denis Lévesque, qui en redemandait lorsqu'il a reçu la religieuse «de bon sens» sur son plateau de LCN, mais manque d'envergure spirituelle. On aimerait, parfois, que la sœur, dont les mérites sont évidents, retisse plus explicitement les liens entre son christianisme et ses convictions. À cet égard, on est déçu.

Cette énergique autobiographie mérite donc surtout d'être lue pour les récits d'enfance et de mission qu'elle contient. L'Eglise a besoin d'avoir en son sein des effrontés fidèles, comme sœur Marie-Paul Ross, qui en font parfois un peu trop, pour rester vivante.

*louisco@sympatico.ca*

### LA VIE EST PLUS FORTE QUE LA MORT

Sœur Marie-Paul Ross  
Michel Lafon  
Île de la Jatte, 2013, 288 pages

### JE VOUDRAIS VOUS PARLER D'AMOUR... ET DE SEXE

Sœur Marie-Paul Ross  
Pocket  
Paris, 2013, 224 pages

L'auteure sera présente au Salon du livre samedi et dimanche pour des séances de signatures.

## RAZZIA

SUITE DE LA PAGE F 1

lu ça cinquante fois ailleurs avant, que l'écrivain ait une personnalité. Sachant que je me trompe aussi, quand je dis oui comme quand je dis non — et je dis non 90% du temps. Quand je regarde en arrière, je vois que j'ai sous-estimé certains livres et surestimé certains autres. Je me trompe. Et je sais que souvent, si je dis non, le manuscrit va cheminer ailleurs.»

La personnalité de l'auteur, il s'en fout. C'est le texte que François Hébert aime, qu'il cherche, qu'il incite à muer. Quand on lui souligne que ses lauréats, cette année, sont «une gang de gars», il rappelle que la poète et professeure Louise Dupré avait déjà noté, à tort semble-t-il, une supériorité masculine chez ses auteurs. «Maintenant, je ne sais pas; il faudrait que je refasse le calcul. Pour moi, c'est la qualité qui compte, pas la quantité, et j'ai des textes de femmes de très grande qualité. Et j'ai beaucoup de gais, aussi; ça compte-tu?», demande-t-il, encore pince-sans-rire.

Le décès de son frère, son amour de la cigarette — «j'entends fumer encore plus dans les années à venir» — et sa mi-soixantaine l'emmènent à penser à la relève. Il aimerait trouver un ou deux successeurs, «capables de lectures personnelles et capables de dire non à leurs amis et oui à des gens qu'ils détestent. C'est plus dur à faire que c'en a l'air». Sans urgence, car, répète-t-il, «je travaille à long terme».

François Hébert entend bien continuer tant qu'il le peut, jusqu'à sa mort, espère-t-il, son travail d'éditeur, dans son appartement de Verdun, à traquer des textes et à accompagner des auteurs. Et à récolter, parfois, par la bande, des prix. «J'espère surtout que ces prix, ça va réveiller le monde universitaire. Y'a pas grand-chose de fait encore, et je comprends pas pourquoi; il faut des études, des textes sur du monde comme François Charron, René Lapierre ou Roger Des Roches. La critique nous a toujours suivis, mais le monde universitaire, non...»

*Le Devoir*

## Le secret de la réussite de Bien public

Histoire du journal et de la maison d'édition de 1909 à 1978

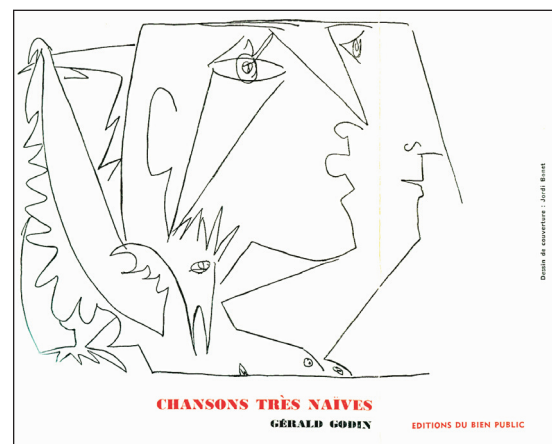
PAUL BENNETT

Il y a au Québec trop peu d'études sur le milieu du livre tel qu'il a existé en région au siècle dernier. Des journaux, des revues, des maisons d'édition et des cercles littéraires, que ce soit à Sherbrooke, à Trois-Rivières ou à Saint-Hyacinthe, ont pourtant joué un rôle majeur dans le développement de la culture québécoise dans l'entre-deux-guerres.

Aussi faut-il saluer la parution de l'ouvrage de l'historienne Maude Roux-Pratte sur *Le Bien public*, cet hebdomadaire fondé en 1909 par l'évêque de Trois-Rivières, puis cédé en 1933, en raison de difficultés financières, au poète Clément Marchand — mort à 101 ans en avril dernier — et au journaliste Raymond Douville (1905-1997). Les deux amis en firent, grâce à leurs relations et au réseau de leur mentor, l'abbé Albert Tessier, un périodique de qualité, notamment sur le plan littéraire, auquel se greffèrent bientôt une maison d'édition réputée et une imprimerie commerciale prospère.

### Ouvre tes yeux et regarde

La thèse de M<sup>me</sup> Roux-Pratte est que la réussite d'une entreprise régionale comme Le Bien public n'aurait pas été possible sans la collaboration souvent bénévole de tout un réseau de contacts que les trois associés s'étaient constitué non seulement en Mauricie, mais aussi à l'extérieur de la région. Ainsi, à l'occasion des soirées littéraires qu'ils fréquentèrent à la fin des années 1920 à Sherbrooke, à Montréal ou à Québec, les jeunes Marchand et Douville s'attachèrent l'affection d'écrivains et de journalistes comme Alfred DesRochers, Albert Pelletier, Robert Choquette, Jean-Charles Harvey ou Claude-Henri Grignon, qui plus tard contribu-



LE BIEN PUBLIC

La maison d'édition Le Bien public a publié de grands noms, dont Gerald Godin.

rent au *Bien public* de leur plume ou autrement. Quant à l'abbé Tessier, préfet du Séminaire de Trois-Rivières, écrivain, cinéaste, photographe et apôtre infatigable du régionalisme mauricien, il put compter de la même façon sur des relations nouées à la Société histo-

rique de Montréal. La collaboration de ces historiens parfois amateurs fut vitale au succès des éditions du Bien public. L'abbé Tessier put ainsi publier 39 titres en moins de trois ans dans la collection «Les pages trifluviennes», à l'occasion du tricentenaire de Trois-Rivières en 1934. Tessier fit aussi jouer ses ficelles, tant politiques que cléricales et professionnelles, pour faire la réclame de sa collection.

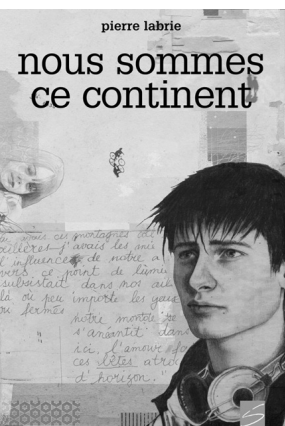
L'ouvrage très documenté de M<sup>me</sup> Roux-Pratte démontre sans conteste que les réseaux de relations de Marchand, Douville et Tessier ont été, dans le cas de Bien public, le moteur principal de la réussite de cette entreprise régionale disparue en 1978, bien plus par exemple que les subventions publiques aléatoires.

*Collaborateur Le Devoir*

**LE BIEN PUBLIC. 1909-1978**  
UN JOURNAL, UNE MAISON D'ÉDITION, UNE IMPRIMERIE  
Maude Roux-Pratte  
Septentrion  
Québec, 2013, 327 pages

Soulières éditeur félicite

**Pierre Labrie**



**LAURÉAT DU PRIX AQPF/ANEL (POÉSIE)**  
pour *NOUS SOMMES CE CONTINENT*

**SOULIÈRES ÉDITEUR**  
*soulieresediteur.com*



RÉJEAN BEAUDOIN

LEMÉAC

**PRIX JEAN-ÉTHIER-BLAIS 2013**

Leméac Éditeur offre ses félicitations à Réjean Beaudoin, lauréat du prix Jean-Éthier-Blais 2013 pour l'ouvrage *D'un royaume à l'autre. Essai sur Pierre Vadaboncoeur*.

« Il s'agit d'un véritable essai, personnel, pertinent, cultivé, qui se mesure avec courage à ce qu'il y a d'impensable dans l'œuvre de l'auteur des *Deux royaumes*, qui rend compte du "prophétisme" souvent pessimiste traversant cette œuvre tout en faisant valoir sa hauteur de vue et sa riche réflexion sur l'amour. »

Jury du prix Jean-Éthier-Blais 2013

514 524-5558 [lemeac@lemeac.com](http://lemeac@lemeac.com)

Société de développement des entreprises culturelles Québec © Jo-Ann McEachern